

Libretto

FERDYNAND OSSENDOWSKI

ESCLAVES
DU SOLEIL

Traduit de l'anglais par
ROBERT RENARD

Libretto

Titre original :
Slaves of the Sun

© Éditions Albin Michel, Paris, 1931, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-301-7

Né en 1876 à Ludza dans l'actuelle Lettonie, Ferdynand Ossendowski poursuit des études scientifiques à Saint-Pétersbourg avant d'explorer les confins les plus éloignés de l'Empire des tsars. Il complète ses études en Sorbonne, revient en Russie en 1901 et devient professeur à l'université de Tomsk en Sibérie occidentale, puis en Mandchourie et à Vladivostok, dans l'Extrême-Orient russe. Impliqué dans la révolution de 1905, il est arrêté et condamné à mort, peine finalement commuée en travaux forcés. Il est relâché en 1907, et relatera cet épisode dans *De la présidence à la prison*. Après la révolution de 1917, il rallie les contre-révolutionnaires de l'amiral Koltchak; mais devant l'avancée inexorable des bolcheviques, il est contraint de fuir à travers la Sibérie, la Mongolie et la Chine. C'est cette incroyable chevauchée initiatique à la découverte des mystères millénaires de l'Asie que retrace *Bêtes, hommes et dieux*, dont la parution au début des années 1920 le projette parmi les écrivains polonais les plus lus. Auteur à succès, reconnu en Pologne mais aussi à l'étranger à la suite de très nombreuses traductions, il continue à explorer le monde. Résistant et membre de l'État secret polonais pendant la Seconde Guerre mondiale, il meurt le 3 janvier 1945.

Ossendowski pose une première fois le pied sur le continent africain en traversant le Maghreb lors de son voyage de noces avec son épouse Zofia. Puis, en 1925, le couple aborde les côtes du Sénégal, accompagné de quelques amis voyageurs ainsi que d'un opérateur

de caméra dans le but de réaliser le premier reportage « exotique » polonais. Le prétexte du voyage, en dehors des parties de chasse, est scientifique : l'expédition est mandatée par l'université Jagellonne de Cracovie pour rapporter des spécimens de faune et de flore. Cependant, c'est le contact avec les peuples de l'Afrique, avec leurs folklores et leurs croyances ancestrales, qui se révèle comme le but véritable du voyage.

À la mémoire de Dorothy Tennant, Lady Stanley

PRÉFACE

L'idée de ce livre me vint au début de mon voyage lorsque, me reposant après la fatigue d'une dure journée passée sous le brûlant soleil du Sénégal, je pensais aux épreuves beaucoup plus pénibles si héroïquement supportées par les premiers explorateurs de l'Afrique tropicale. Je résolus alors de dédier ce volume à la femme d'un illustre explorateur, Dorothy Tennant, Lady Stanley, qui m'a honoré de son amitié et donné de si affectueux conseils avant mon départ.

Je travaillais encore à ce récit quand je reçus la triste nouvelle que Lady Stanley venait de mourir. Je ne puis donc maintenant que l'offrir à la mémoire de cette admirable femme, qui partagea avec tant de dévouement et de tendresse les pensées, les soucis, les joies et les efforts de son mari.

Dans les ouvrages qui racontent mes aventures dans les régions les plus éloignées du globe, elle trouvait des aspirations cachées, un grand amour de l'humanité, une profonde sympathie pour les souffrances du cœur humain, dont les battements sont les mêmes, quelle que soit la couleur de la peau qui le recouvre.

Trois semaines seulement avant que ses yeux se fussent à jamais fermés, Lady Stanley m'envoya dans une de ses lettres un poème de Musset, plein d'une tranquille résignation.

Elle m'avait souvent écrit, ces dernières années, s'intéressant à mes voyages et à mes livres, à l'opinion que j'avais

des hommes et des nations, de leur psychologie, et de leur politique. Elle me confiait ses propres pensées et sa dernière lettre, sereine comme un beau jour ensoleillé d'automne, pleine cependant du pressentiment mélancolique de sa mort prochaine, exprimait toute sa foi dans l'immortalité de l'âme humaine.

Le savant doctrinaire sera toujours, me disait-elle un jour, l'adversaire de l'explorateur, concluant ainsi une alliance paradoxale avec les illettrés les plus ignorants, qui sont partout hostiles à celui qui apporte du nouveau. Par exemple, ajoutait-elle dans la même lettre, les savants de l'Université de Salamanque réclamaient la mort de Christophe Colomb avec autant d'ardeur que la populace de Madrid.

Lady Stanley me conseillait toujours d'essayer de pacifier les savants. Je vais donc ici suivre son conseil.

Après la publication de chacun de mes volumes, il se produit une espèce d'agitation chez les hommes de science. J'entends demander : Où l'auteur a-t-il trouvé les matériaux de ses observations ? Décrit-il des faits réels, ou ces pages ne sont-elles que le produit de l'imagination d'un écrivain ?

Je voudrais pouvoir apaiser les inquiétudes des savants, tout au moins en ce qui concerne ce volume.

La plupart des documents authentiques, riches matériaux originaux qui ne peuvent être tenus en suspicion, me furent fournis par des êtres vivants très différents les uns des autres.

Il y avait mon boy, l'homme rouge de la tribu des Foulahs ; il y avait aussi le sage et mystérieux Oumarou Bari ; le porte-étendard et chef de mon escorte, Malinki, noir comme l'ébène ; Konan, le chasseur de buffles et d'éléphants de Baoulé ; la charmante, délicate et blonde Mme Daresné ; le petit garçon blanc nommé Jacquot, avec son visage diaphane ; un vaurien noir, le griot conteur d'histoires qui avait nom Delimani ; le magicien Namara Diadiri ; le roi Moro-Naba ; les fonctionnaires coloniaux, les planteurs, les négociants,

les gouverneurs, les médecins, les officiers ; un vieux et sage marabout ; l'excentrique et pensif Calao et mon chimpanzé, Kett, dont les ancêtres étaient venus en Afrique après avoir fui le pays maudit de Lémurie, et qui conservèrent en silence les légendes et les coutumes de leur ancienne patrie.

Voilà quelles sont mes autorités. Elles ont découvert dans le grand livre de la nature des chapitres sur la véritable Afrique très différents de ceux qu'on a écrits sur le papier. Ce fut avec un sourire indulgent que tous, chacun à sa façon, apprécièrent les œuvres des savants.

Ainsi mon livre n'est pas destiné aux hommes de science qui, confortablement installés dans leurs demeures septentrionales, traitent doctoralement du soleil flamboyant de l'Équateur, ou, répugnant à toucher la main de leur serviteur, dissertent abondamment sur l'égalité des races humaines.

Quant à mes conclusions, quelle autre autorité pourrais-je donner si ce n'est la Vie elle-même, et son exaltant panorama de mouvements, de sentiments et de pensées ? J'ai contemplé et admiré ces tableaux, partout, sur la terre et sur l'océan, ce qui me donne le courage d'exprimer mes convictions sans m'inquiéter de savoir si leur expression peut déplaire aux savants ou aux ignorants, aux puissants ou aux misérables, me faire applaudir ou condamner.

FERDYNAND OSSENDOWSKI

Le poison

Le Blanc sentit soudain l'haleine du continent noir. Il frissonna et leva la tête. Involontairement, l'habitant des cités surpeuplées huma l'air de ses narines dilatées. Il regarda tout autour de lui, mais ne put rien distinguer qu'il n'eût déjà aperçu. Depuis six jours qu'il voyageait sur l'Atlantique, il avait continuellement observé le même spectacle. Des vagues, basses et lourdes, sillonnaient la surface de l'océan à perte de vue. La ligne changeante et brisée de l'horizon montait et redescendait, tantôt toute droite comme une corde tendue, tantôt découpée, ondulante sous les lames venues de loin, de l'autre côté de l'immensité visible. Des groupes de mouettes se posaient sur l'eau, ou tournoyaient dans l'air. Des nuages blancs couraient, déchiquetés par un vent incessant, entre lesquels des brèches sans fond laissaient voir les teintes vertes et azurées du ciel.

Tout ceci, le Blanc l'observa dans un moment d'inquiétude incompréhensible, de mystérieux pressentiment. Et cependant, il entendit dans l'air un murmure presque imperceptible, aspirant dans ses poumons un souffle chaud et sec.

Un instinct animal s'éveillant en lui le fit se tourner vers l'Est. Il s'efforça de percer du regard la limite de l'horizon qui lui cachait le mystère.

Accoutumé aux rues des villes, aux bureaux sombres, au déploiement ostentatoire de la civilisation européenne, aux

luttés silencieuses et forcenées d'un contre tous et de tous contre un, il contemplait longuement cette scène, les yeux tournés vers l'orient.

Une heure passa, peut-être plus, avant qu'il pût discerner une bande jaune pâle qui émergeait au-dessus des flots.

– La côte d'Afrique, s'écria un marin à demi nu, qui passait en courant, sa poitrine et ses bras velus recouverts de tatouages obscènes.

– La côte d'Afrique, répéta le Blanc, tandis que la terre, là-bas, commençait à prendre une teinte plus rouge.

Ses yeux se rétrécissaient, ses mâchoires se serraient, ses narines se dilataient pendant qu'il aspirait le souffle enflammé de la terre inconnue.

– Madame vous prie de venir la voir, dit une voix derrière lui.

Quittant le pont aussitôt, il descendit à sa cabine, où il trouva le médecin du bord.

– Nous allons tout à fait bien aujourd'hui, dit celui-ci, comme il avait accoutumé de le faire depuis quinze ans, pour tous ses malades.

– J'en suis bien heureux, dit le Blanc. Sais-tu, Lucie, que j'ai déjà vu l'Afrique? Mais on nous a trompés en nous parlant du continent noir. C'est jaune et rouge!

Elle répondit par un sourire en lui tendant une main pâle et émaciée.

– Vous en verrez bien d'autres! interrompit le médecin. Le langage des peuples civilisés est devenu le réceptacle de toutes sortes de mensonges. Par exemple, nous entendons souvent dire que le christianisme est la source principale de la civilisation moderne. Le christianisme! L'enseignement du Christ! Quelle impudence! La doctrine du Nazaréen est une philosophie d'amour presque cosmique et cependant l'Europe, l'Amérique, l'Australie et l'Asie ressemblent à un amphithéâtre romain où le sang et les larmes coulent à flots.

La race blanche! Moi je dis l'Europe rouge, rouge de sang!
Le langage humain est une anthologie de paradoxes.

L'Esculape du bord ne s'était jusque-là fait remarquer que par son caractère taciturne, son excellent appétit, sa science des vins, son ignorance médicale, et la platitude de ses réflexions, aussi usées que le drap vert des tables à jeu.

Le passager observa attentivement le docteur. Il remarqua aussitôt les pupilles fatiguées, les poches sous les yeux, les plissements de la peau autour de la bouche, les cheveux grisonnants et rares, les lèvres inflexibles. Tout le monde à bord savait que le médecin naviguait depuis quinze ans sur ce même bateau.

«Voilà un homme qui n'attend plus rien de la vie», se dit le voyageur, tandis que le docteur, penché sur la malade, disait, sur un ton encourageant :

– Eh bien, madame, encore de la glace, du citron, une compresse froide sur la tête et persuadez-vous que vous ne voyagez pas à bord de notre *Requin* mais que vous dansez un boston...

La jeune femme s'efforça de sourire, en portant la main à son front. Quand le médecin fut parti, le passager, regardant sa femme qui restait immobile sur sa couchette, le visage pâle, les yeux enfoncés dans les orbites, les paupières bleues et alourdis, les lèvres exsangues, lui dit doucement :

– Pauvre petite! Ma pauvre chère petite!

Mais la malade ne répondit rien.

Alors, se prenant la tête dans les mains, le Blanc tomba dans une profonde rêverie, et toute son existence repassa devant ses yeux.

Fils d'un petit fonctionnaire, jusqu'à quarante ans il était resté célibataire et son modeste traitement – il avait pris un poste comme son père – suffisait à ses besoins. Quelquefois évidemment, c'était dur, mais on s'en tirait tout de même. Un jour vint où il voulut, comme tout le monde, fonder une

famille. Il fallait, pour cela, améliorer sa situation. L'avancement en France était lent et pénible. Aux colonies, au contraire, on manquait d'hommes. On lui offrit donc un poste d'administrateur quelque part en Guinée. Il eut un peu de mal à découvrir l'endroit sur la carte. Il y avait une rivière, des montagnes, un nom de tribu indigène et c'était tout. Pourtant, il accepta car le traitement représentait trois fois celui qu'il recevait à Orléans. Enfin, maintenant, il allait pouvoir se marier.

Il existe un grand nombre de parents qui considèrent qu'un mari riche ou une femme bien dotée représentent le summum du bonheur pour leurs enfants. M. et Mme Anselme appartenaient à cette catégorie. La jeune Lucie, leur fille, à peine âgée de dix-huit ans, pâle et délicate, devint bientôt la femme de l'administrateur colonial.

C'était ce jeune ménage qui se rendait en Guinée, pour rejoindre le poste assigné au mari.

« Nous verrons, se dit le Blanc. J'aime Lucie et mon amour l'attachera à moi. Tout s'arrangera. Nous aurons un joli traitement, et c'est là l'important. » Cependant il n'était pas sans appréhension.

Le neuvième jour, le bateau atteignit Conakry. Après avoir fait une visite au gouverneur et pris quelques jours de repos à l'hôtel, M. Richard partit avec sa femme pour le poste qu'il devait occuper désormais. Le chemin de fer n'existait pas à cette époque et les deux Européens, accompagnés de quarante-cinq porteurs indigènes, durent subir la torture d'un voyage de vingt et un jours sous un soleil meurtrier.

La terre, d'un jaune rougeâtre, et la végétation desséchée fatiguaient la vue, provoquant de graves inflammations des yeux. Des fourmis noires et rouges mordaient furieusement les nouveaux venus jour et nuit. Des moustiques les piquaient dans les huttes malpropres où ils essayaient de reposer. Dans les montagnes, à des journées torrides succédaient des nuits

glaciales pendant lesquelles les voyageurs grelottaient sous leurs minces couvertures, tandis qu'en plaine les nuits étaient encore plus étouffantes que les jours. Quand ils traversaient les rivières, les taons et les mouches les piquaient jusqu'au sang.

Pourquoi les Blancs viennent-ils dans un pays qui leur est si hostile? se demandaient les malheureux.

Le gouverneur avait cependant expliqué au nouvel administrateur que l'Europe commençait à manquer du nécessaire, et que la guerre demandait, au surplus, des régiments de soldats noirs. Aussi les gouvernements des États possédant des colonies cherchaient-ils à pénétrer de plus en plus profondément dans des régions encore inexploitées et inexploitées, s'efforçant d'intéresser les peuples de couleur à leurs projets afin de les entraîner dans une grande œuvre que jusque-là les tribus noires, jaunes et rouges, n'avaient pas bien comprise.

La caravane ayant quitté les derniers contreforts des montagnes suivait maintenant une route taillée au milieu de la brousse, la brousse menaçante qui semblait guetter le moment où, à la faveur des premières pluies diluviennes, elle pourrait à nouveau envahir et engloutir cette mince bande de terre nue, cicatrice restée de la blessure que lui avait infligée la main de l'homme ennemi.

Un jour, le guide, un nègre parlant français, indiqua une rivière dont les eaux miroitaient au loin.

– Voilà le Koulountoun! Nous ne sommes plus qu'à deux jours de Youkounkoun.

Et à la fin du second jour, la caravane approcha du village. Au loin, les Richard pouvaient voir le drapeau tricolore qui flottait au-dessus d'un bâtiment entouré de grands arbres.

– La Résidence! expliqua le guide en désignant le pavillon français.

À ce moment les habitants apparurent en foule au tournant de la route, précédés du roi local et de l'interprète officiel

qui marchaient en tête du cortège. Après les salutations, les chansons, les danses, accompagnées de claquements de mains et d'une musique assourdissante, le nouvel administrateur finit par gagner sa demeure au milieu de nuages de poussière.

– J'espère que tu te plairas ici, murmura-t-il à sa femme, tandis que l'interprète l'entraînait dans la véranda où les notables indigènes voulaient lui offrir des cadeaux.

Une fois la cérémonie terminée, M. Richard visita la maison avec sa femme. Sans être grande, la demeure était confortable et bien ombragée. Il fallut d'abord chasser les fourmis blanches installées sous le buffet et les énormes araignées qui ressemblaient à des crabes. Sous la moustiquaire suspendue autour du lit, la nuit passa tranquillement.

Le lendemain matin, l'administrateur commença son service et les journées se succédèrent, monotones, sans incident, sans chagrin comme sans joie.

Il y avait environ un an que M. Richard était à Youkounkoun lorsqu'un jour, Melita, la servante noire, courut trouver son maître dans son bureau et s'arrêta soudain sur le seuil.

L'administrateur l'observa curieusement. Souvent il l'avait remarquée, à moitié nue, mystérieuse, noire comme l'agate, sculpturale comme une caryatide ou comme ces esclaves africaines que l'on voit représentées dans des scènes de la Rome antique ou de la vieille Égypte. Ce jour-là, il y avait dans ses yeux profonds quelque chose d'inusité, comme une expression de joie, tandis que ses lèvres semblaient toutes frémissantes de larmes contenues.

– Qu'y a-t-il, Melita ? demanda-t-il.

La négresse commença à gémir.

– La maîtresse, notre bonne maîtresse est morte !...

M. Richard courut précipitamment chez sa femme qu'il trouva étendue, pâle et immobile, sur le plancher. Se penchant au-dessus d'elle, il s'aperçut bientôt qu'elle n'était qu'évanouie. Il réussit à la ranimer et la porta sur son lit.

Très faible, elle resta longtemps sans pouvoir parler.

– Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle enfin. J'ai senti tout d'un coup mes forces s'en aller. Ma tête tournait et je suis tombée.

– Je ne sais pas, murmura son mari. Attendons d'autres symptômes.

Le même soir une forte fièvre se déclarait et l'administrateur dut entreprendre le traitement de cette mystérieuse maladie.

Les habitants des villes européennes ignorent tout de l'existence que mènent ces pionniers de la civilisation dans un climat hostile et meurtrier.

L'administrateur de Youkounkoun, M. Richard, était un de ces porteurs de culture, que les nécessités de sa fonction obligeaient à faire tous les métiers. Magistrat, il rendait la justice non seulement selon les lois françaises mais encore selon les canons de l'islam ou les traditions des Badiaranké, des Bassaris, des Konyagis, des Tiapi, des Foula Kounda et autres tribus des environs. Il s'occupait d'agriculture, d'élevage et de métiers domestiques. C'est lui qui constituait le lien principal entre les « sauvages » de son district et la haute société cultivée de l'Europe. On le prenait comme arbitre et conseiller dans toutes les affaires concernant la vie des tribus. Il représentait l'autorité supérieure, qui dispensait les bienfaits de la civilisation et percevait les impôts. Enfin il était médecin : à cet effet, le gouvernement lui donnait un vieux manuel et une petite trousse munie de quinine, de sel d'Epsom, d'huile de ricin, d'iode, d'aspirine, d'ammoniaque, d'ouate et de bandages.

Pendant quelque temps, M. Richard délaissa son travail de bureau pour se consacrer à l'étude de son manuel de médecine et essayer de tel ou tel remède contre l'incompréhensible maladie de sa jeune femme. Rien ne réussit. Il ne s'agissait probablement pas d'une maladie bien définie : c'était

comme la mort lente d'un poisson d'eau douce jeté soudain dans l'océan ou celle d'un arbre de nos régions transplanté dans la plaine surchauffée de la Guinée. L'Européenne aux cheveux d'or allait mourir parce qu'elle ne pouvait pas supporter le climat africain, parce que le soleil, l'atmosphère étouffante absorbaient presque tout son sang, et que le reste était empoisonné par le venin des moustiques, des taons, des araignées, et de tous les infiniment petits qui grouillent dans la nourriture et dans l'eau.

L'administrateur, désespéré, n'avait personne à qui confier ses inquiétudes ou demander conseil, deux semaines de voyage le séparant de la résidence du médecin le plus proche. L'interprète nègre et Melita regardaient en silence leur maître sans cesse occupé à consulter les pages jaunies du manuel de médecine ou veillant des nuits entières au chevet de sa femme malade, dont le visage devenait de plus en plus pâle.

Un jour, M. Richard appela l'interprète et, lui tendant une lettre, lui dit :

– Envoie immédiatement un messenger à Koumbia pour chercher le docteur. Dis-lui de le ramener d'urgence.

L'ordre fut aussitôt exécuté. Le lendemain, l'administrateur entendit bouger dans la chambre de sa femme. Il y courut et vit la malade qui, d'un mouvement monotone, levait ses mains diaphanes jusqu'à ses yeux et les passait ensuite sur sa poitrine comme si elle voulait se débarrasser de quelque chose qui la gênait. Ses lèvres étaient plissées et ses paupières fermées.

– Qu'y a-t-il, Lucie ? demanda Richard en se penchant sur le visage émacié de la pauvre malade.

Celle-ci fit un effort comme pour ouvrir les yeux ou dire quelques mots. Son corps fut secoué par un frisson, ses mains s'immobilisèrent, ses doigts jaunis se raidirent. Elle était morte.

Son mari ne semblait pas se rendre compte de ce qui était

arrivé. Melita, se glissant dans la chambre, vit son maître qui caressait la tête inerte. La négresse remarqua les ombres jaunes autour des yeux creusés, les rides profondes qui sillonnaient le front, les doigts contractés. Elle comprit aussitôt ce que signifiaient ce calme et cette dignité répandus sur le visage au repos. Elle sortit de la chambre et murmura une formule d'exorcisme, en tenant à la main l'amulette suspendue à sa poitrine.

Courant à la cabane de l'interprète, elle s'écria :

– La Blanche est partie pour toujours. Elle ne reviendra plus jamais chez le maître.

– Comment le sais-tu? demanda le nègre.

– Je l'ai vue moi-même, murmura-t-elle. Son âme s'est envolée dans l'arbre de ses ancêtres.

L'interprète, quittant sa demeure, s'approcha de la véranda de la Résidence et s'assit sur les marches, écoutant. Au bout d'un moment, il entendit un murmure étouffé, suivi du bruit que fait la chute d'un corps. Puis le silence régna, troublé seulement par le sifflement aigu d'une chauve-souris volant dans la nuit.

Le nègre enleva ses chaussures et se glissa vers la porte, qu'il ouvrit sans bruit. Il recula aussitôt, descendit les marches en courant, et appela Melita.

La négresse apparut aussitôt à la porte de la cuisine.

– Viens! ordonna l'interprète.

Ils entrèrent dans la chambre. La nuit était complète maintenant et le nègre alluma la lampe. L'administrateur, évanoui, étendu sur le sol, tenait encore dans ses bras le corps de la morte. Les deux Noirs dégagèrent leur maître, non sans peine, le déposèrent, encore inconscient, sur un divan et replacèrent le cadavre de sa compagne sur le lit.

M. Richard reprit connaissance rapidement. Il était très pâle, mais calme. S'asseyant près de sa femme, il la regarda longuement, les mains sur les genoux, comme s'il attendait.

C'est ainsi qu'il resta toute la nuit, et toute la journée qui suivit.

Quand le soleil fut couché, l'administrateur prononça quelques mots, semblant parler à quelqu'un.

– Bien, dit-il, bien... Je ferai comme tu veux. Seulement ne me quitte pas. Viens tous les jours, quand il fera moins chaud, avant le lever du soleil et le soir. Alors tout sera comme avant... Bien, bien, je m'en vais maintenant...

Il se leva et, apercevant l'interprète, lui demanda :

– Où sont les outils de menuisier ?

– Au magasin, caisse n° 6, répondit le nègre surpris.

– Montre-moi ! ordonna l'administrateur.

Il prit une scie, un rabot, une vrille, un marteau, des clous et dit à l'interprète de lui apporter des planches. Alors il entreprit une tâche qui ne lui avait jamais été demandée à Orléans. Il fabriqua un cercueil. Il travailla toute la nuit, se blessant les mains plus d'une fois, la sueur ruisselant le long de son front, mais le lendemain matin l'affreuse caisse était terminée. Il dessina, à l'encre, sur le couvercle, une grande croix, inscrivit le nom de la morte, l'année de sa naissance et celle de sa mort, garnit l'intérieur de papier-buvard, et sur une épaisse couche d'herbe sèche étendit un drap, avec un oreiller pour la tête.

Puis il dit à Melita :

– Ta maîtresse a toujours été bonne pour toi, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, répondit la négresse en tremblant.

– Alors, va cueillir des feuilles de carité et toutes les roses que tu pourras trouver au jardin. Ta maîtresse aime beaucoup les fleurs...

Melita sortit en courant tandis que l'administrateur restait seul avec la morte. Mais cette fois son regard, au lieu de se tourner vers elle, se dirigea vers la glace où il voyait sa propre image. Au bout d'un moment, il sourit joyeusement et, d'une voix frémissante, il murmura :

– Tu es venue ! Ainsi tu ne me quitteras plus ? Plus jamais ? Ici deux fois par jour ? J’ai fait tout ce que tu as demandé. Tu auras des roses et de la verdure. Je mettrai le corps moi-même dans le cercueil et je creuserai la tombe où sera enseveli ce qui n’est que passager, mais tu resteras ici avec moi à jamais – il continua, en riant doucement : Nous sommes immortels, toi et moi. Nous resterons ensemble jusqu’à la fin des temps. Uni à toi par-delà la vie, je ne connaîtrai pas la mort. Au lieu de te voir dans le miroir et d’entendre ta voix, je te prendrai par la main et nous irons tous les deux vers l’éternité. Rien ne nous rattachera plus à la terre. Non ? Mais tu verras, tu verras !

Il parla ainsi longtemps. À minuit, il fit la toilette de la morte et la déposa dans le cercueil. Puis prenant une pioche et une pelle, il se dirigea vers le jardin, où poussaient des manguiers et des acacias. Une fois de plus, il travailla toute la nuit, creusant la fosse. Lorsque les premières lueurs du soleil levant commencèrent à teinter de rose les nuages qui flottaient très haut dans le ciel, l’administrateur revint chez lui, fit sa toilette et se changea. Quand il fut habillé, il s’approcha du miroir, et murmura en souriant :

– Bonjour, ma petite Lucie. Tout est prêt. Patience.

Alors, soulevant la bière, il la prit sur ses épaules, et la portant lentement, soigneusement, se dirigea vers les grands acacias.

Il réfléchit longtemps sur le meilleur moyen de manoeuvrer les cordes pour faire descendre le cercueil au fond de la fosse. Enfin, à l’heure où Youkounkoun et la forêt avoisinante commençaient à baigner dans des flots de lumière, Richard jeta des roses dans la tombe.

Alors, très calme, il combla le trou béant, recouvrit le monticule avec des couronnes de feuillage et de fleurs au milieu desquelles il planta une croix blanche. Pendant tout ce temps, pas une minute il ne se rendit compte qu’il avait enfoui dans la terre le corps visible de sa bien-aimée.

Souriant, il rentra chez lui. Dans la véranda, il remarqua Melita. Involontairement il s'arrêta et son regard se posa sur la négresse car jamais il ne l'avait vue ainsi.

Elle était assise, complètement nue, et le soleil brillait passionnément sur ce jeune corps de bronze, semblant pénétrer curieusement partout où se cachait une ombre comme s'il voulait arracher le voile qui recouvrait le mystère de sa beauté. Melita était accroupie, immobile, les mains posées sur les genoux, exquise statuette taillée dans l'agate comme celles des grigris fétiches. Ses seins dressés, comme des fruits mûrs prêts à éclater, suppliaient et menaçaient, impudiques et passionnés. Ses yeux noirs voilés jetaient des regards d'imploration sous ses paupières bleues. Ses lèvres, à demi ouvertes, rutilantes de henné, laissaient voir une rangée de dents luisantes et avides.

Plutôt qu'une créature vivante, on eût dit quelque vase merveilleux sculpté en forme de femme et couronné d'un bouquet de fleurs écarlates. Comme pour augmenter encore la ressemblance, Melita avait noué autour de sa tête une étoffe rouge en turban fantastique, presque provocant. Sa silhouette faisait penser à une statue, œuvre de quelque obscur Brahmane devadassi d'Angkor-Tom, non celle d'une céleste Apsara, mais celle d'une maîtresse du cruel Siva destructeur, nymphe du péché et de l'orgie.

L'administrateur passa près de la jeune fille.

– Je te remercie pour les fleurs, lui dit-il.

Elle ne répondit rien. Mais quand il fut entré dans la maison, les yeux de Melita lançaient des éclairs, ses poings étaient crispés et ses dents grinçaient comme de l'acier sur du cristal. Elle s'éloigna à pas lents, baignée dans la lumière d'or du soleil.

Deux jours plus tard, l'administrateur travaillait, comme d'habitude, à son bureau, rendant la justice, donnant des avis, des enseignements et des remèdes. Mais en dehors de

ses heures de bureau, il ne voyait personne. Jamais il n'allait sur la tombe de la morte.

Une fois, rencontrant Melita qui portait des fleurs, il lui demanda :

– Où vas-tu ?

– Je vais déposer ces fleurs sur la tombe de notre bonne maîtresse, répondit-elle.

– Je te remercie, lui dit-il en mettant doucement son bras autour des épaules de la jeune négresse.

Melita se colla de tout son corps contre son maître en poussant un gémissement.

– Va-t'en ! Va-t'en ! murmura l'administrateur. Et merci encore.

Il continua son chemin sans jeter un regard en arrière, plongé dans ses pensées.

Deux fois par jour, à l'aube et tout de suite après le coucher du soleil, l'interprète et Melita écoutaient à la porte. Les yeux fixés sur la surface lisse du miroir, l'administrateur entretenait de longues conversations avec la morte, car il la voyait avec les yeux de l'esprit. Il se lamentait, pleurait, lui demandait des conseils, se confiait à elle et riait même parfois comme un enfant joyeux.

Le docteur arriva un mois après la mort de la jeune femme. Il ne manifesta aucune surprise :

– Les négresses et les chimpanzés ne peuvent pas supporter le climat de l'Europe. Ici les Blanches ne résistent pas davantage, dit-il.

Allumant sa pipe et se renversant dans un fauteuil, il ajouta d'une voix alanguie :

– J'ai faim... Avez-vous une bonne cuisinière ? C'est l'unique consolation ici. Et du vin ? Très bien ! Du cognac ? Du cognac et du whisky ? Mais ce sera un festin digne de Lucullus ! Comment vous sentez-vous ?

L'administrateur lui dit qu'il ne dormait pas la nuit et

qu'après ses heures de bureau il tombait dans une sorte de stupeur. Il lui raconta les conversations qu'il avait avec sa femme et lui confia même son opinion sur de tels phénomènes.

– C'est une sorte de vision télépathique, docteur... je dirais même une matérialisation d'influence télépathique. Elle provient d'un immense regret et d'un grand effort...

– Un effort? répéta le docteur. En quelle façon?

– Un effort pour m'empêcher de me tuer, docteur, répondit l'administrateur avec calme.

Le docteur réfléchit un moment et murmura :

– Ce n'est pas si bête mais, pardonnez-moi, quelle est la véritable raison qui vous empêche de vous tuer?

L'administrateur baissa la tête et ses yeux se remplirent de larmes.

– Elle ne veut pas. Ni moi, car alors nous ne serions jamais réunis, dit-il à voix basse comme s'il confiait un secret.

– Pourquoi «jamais», si vous considérez que votre réunion est possible dans d'autres circonstances? demanda le docteur, dont la curiosité était éveillée.

– Parce que le suicide, en brisant un des fils de la vie universelle, tue l'âme elle-même. Celui qui le commet éteint brutalement la petite étincelle qui après la mort retourne au foyer central, l'âme flamboyante et illuminatrice du monde où sont nés et où retournent les éléments et sans doute aussi la substance des individus.

– Hum! hum! murmura le docteur. Ce n'est pas une simple hallucination! Je ne vous conseille pas de vous laisser absorber par ces problèmes – et il ajouta avec un sourire forcé: Allons-nous dîner bientôt?

Le cuisinier entra à ce moment et, avec l'aide du boy, présenta aux deux Européens un plateau chargé de bouteilles et une cruche d'eau.

– Voilà qui vaut mieux que la philosophie et la télépathie ! s'écria le docteur joyeusement.

En compagnie de ce Blanc cultivé, M. Richard se sentit réconforté. Il pouvait parler et la parole, cet expédient pour la reproduction des pensées et des sentiments, calmait sa douleur comme un baume appliqué sur une plaie vive. Un apaisement qu'il n'avait pas éprouvé depuis bien longtemps entra dans son âme. Il parla, interminablement, de tout ce qui avait été, de ce qui existait maintenant, et de ce que l'avenir réservait. Il parla, comme pris d'une fringale de discours, car il était depuis longtemps privé de toute conversation intelligente, n'ayant autour de lui que l'interprète nègre, les serviteurs indigènes, et ses trois soldats noirs.

Le docteur, qui avait une longue expérience des coloniaux, écouta tranquillement, veillant en même temps à ne pas laisser les verres vides.

En dégustant le cognac, après le dîner, le docteur dit à son hôte :

– Vous allez devenir bientôt un vrai colonial, comme moi. Nous ne pouvons plus maintenant vivre ailleurs qu'ici.

– Pour quelle raison ? demanda l'administrateur.

– L'immense regret, et le grand effort, dont vous avez parlé, produiront leur effet, répondit le médecin.

– Avez-vous connu des heures semblables ?

Le docteur resta un moment silencieux, puis il murmura :

– Connaissez-vous le proverbe bambara : « On connaît mieux qu'autrui les bêtes de son lit » ? Ce qui veut dire que nous avons tous un chagrin secret qui nous ronge.

– Oui, soupira M. Richard. C'est bien vrai.

– Allons, prenons un cognac ! proposa le médecin. Nous nous rencontrerons encore en Afrique. On m'a déjà promené du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. On vous fera voyager, vous aussi, ne craignez rien. Nous nous retrouverons !

– Aimez-vous les colonies, docteur? demanda l'administrateur à brûle-pourpoint.

– Pourquoi pas? Comme un gardon qu'on jette dans la poêle à frire! s'écria le médecin en riant.

– Alors pourquoi...?

– Parce que, mon cher monsieur, il n'est plus d'autre endroit possible pour moi sur le globe. Il n'y a pas d'autre raison. Où donc pourrais-je trouver un traitement aussi avantageux, une telle tranquillité, si peu de travail et une vie aussi large? Où retrouverais-je une cuisinière aussi experte, et tous ces boys, ces esclaves plutôt, sans oublier mes jeunes maîtresses noires, si humbles, si dévouées – tant que je les paie? Où retrouver tout cela, dites-le-moi, à moi, le docteur Olivier, avec mes poumons caverneux, mon foie hypertrophié, mon cœur usé et tout un arsenal de maladies possibles et impossibles, en y ajoutant ma mentalité d'«Africain» habitué à commander à des esclaves et mes habitudes d'Européen devenu cent fois plus sauvage que les cannibales d'ici? Où retrouver cela, dites?

Il se leva d'un bond et posa ses deux mains sur les épaules de l'administrateur.

– Je ne sais pas! répondit l'administrateur un peu interloqué.

– Moi, je le sais! s'écria le docteur d'une voix perçante. Nulle part! Vous m'entendez! Nulle part! Et voilà pourquoi j'ai de jeunes maîtresses noires et que j'en change tous les trois mois parce que ces roses exotiques se fanent très vite. Voilà pourquoi je fume l'opium et le haschich, pourquoi je bois. Je vous conseille de suivre mon exemple à l'avenir et pour le moment d'aller vous coucher tout de suite, et de dormir, de dormir, vous m'entendez. Le gammier a déjà commencé son chant stupide et ennuyeux. Cela veut dire qu'il est plus de minuit. L'heure des esprits et des apparitions est passée. Celle des rhapsodies d'amour approche. Et votre Melita est un morceau de roi! Fleur de péché sculptée dans l'agate. Vous êtes un malin! Vous avez découvert une perle!...

Le médecin frappa en riant sur l'épaule de l'administrateur et regagna sa chambre d'un pas mal assuré. Il avait apporté avec lui les habitudes et les vices des civilisés dans cette résidence solitaire de Youkounkoun, comme les lépreux propagent l'infection de leur terrible maladie.

Resté seul, M. Richard vida un verre de cognac, et, un cigare entre les dents, entra dans sa chambre. Près de son lit, Melita, agenouillée, mettait des fleurs sur l'oreiller. L'administrateur souffla la lampe et s'avança vers la jeune Noire en cherchant ses mains dans l'ombre...

Melita quitta la chambre de son maître à l'aube, mais avant de sortir, elle mit un peu d'ordre dans la pièce. Soudain l'administrateur, qui dormait encore, se réveilla en sursaut, entendant un bruit de verre cassé.

Il souleva sa tête lourde et demanda :

– Que diable se passe-t-il ?

– Pardonne-moi, pardonne-moi, cher maître ! Que mon bon maître donne des ordres pour que la méchante Melita soit punie. Elle a cassé le miroir du maître et les deux carafes sur la table de toilette, Melita a mérité d'être punie.

– Va-t'en ! Va-t'en ! dit l'administrateur.

Et il se rendormit.

Ainsi disparurent le souvenir de la morte, l'immense regret, le grand effort et l'étincelle flamboyante, venue du foyer de l'univers, qui brûlait dans cette âme inquiète.

Mais le vin, l'alcool, parfois même l'opium et le haschich demeuraient, et surtout Melita, toujours aussi humble, aussi passionnée, qui toutes les nuits lui versait le poison de la luxure, le laissant, à l'aube, épuisé. De jour en jour, de semaine en semaine, cette vie se continua. Quand Melita cessa de plaire, une autre la remplaça, comme on change de cheval ou de chien.

Les maîtresses noires accomplirent leur œuvre. M. Richard devint un vieux colonial et au bout de quelques années, fut

promu à un poste élevé dans la hiérarchie administrative. Dans certaines circonstances, les fonctionnaires de cette espèce maintenant en voie de disparition étaient absolument indispensables, mais en général ils constituaient un élément extrêmement nuisible et dangereux pour l'influence et le prestige de la race blanche en Afrique, car ils étaient entourés de la haine et du mépris des indigènes. Fréquemment les petits rois nègres et les marchands syriens leur offraient des cadeaux en nature ou en argent afin d'acheter leur complicité bienveillante et contrecarrer ainsi la politique du gouvernement général.

L'administrateur de Youkounkoun changea de poste plusieurs fois, la petite croix disparut de la tombe au-dessus de laquelle les acacias continuaient à fleurir. Passant d'une colonie à une autre, il emmenait avec lui deux maîtresses noires qui le trompaient cyniquement avec les boys, les interprètes et les soldats, mais flattaient habilement leur maître et obtenaient de lui tout ce que leur suggéraient les rois indigènes et les sorciers.

C'est ainsi que la terre jaune rougeâtre du continent noir arrive à tuer les hommes de la race blanche. Elle coagule le sang de quelques-uns sous l'action des rayons enflammés du soleil, des poisons mortels distillés par la flore et la faune du pays ou les maladies tropicales. Elle détruit la volonté, et flétrit l'âme des autres en provoquant l'explosion des plus bas instincts, leur offrant à profusion toutes les occasions, toutes les facilités, toutes les tentations...

Telle est l'histoire que nous conta un vieux marchand du Soudan, qui fit le voyage avec nous de Bordeaux à Dakar le jour même où, pour la première fois, nous aperçûmes à l'horizon la terre d'Afrique. Que nous réserve cette partie du continent noir quand nous serons en pleine brousse, au milieu de ses mystérieux habitants?

II

Notre bateau, le *Kilstroom*, fit le voyage de Bordeaux à Dakar en dix jours. Dès que nous eûmes quitté la Gironde, l'Atlantique secoua d'une façon désagréable la coque noire du navire, chargé jusque sur le pont. De temps en temps les vagues bondissaient sur nous et pénétraient même dans la chambre des machines. Mais aussitôt passé les côtes d'Espagne et de Portugal, au sud de Gibraltar, l'océan redevenit calme, comme nous l'avait promis notre brave capitaine Jean Soeters, à notre départ de Bordeaux.

Nous rencontrâmes un certain nombre de cargos et de paquebots, les uns venant d'Afrique, les autres se dirigeant vers l'Amérique du Sud ou les États-Unis. À l'horizon, nous apercevions continuellement des chalutiers traînant leurs énormes filets. Sans vie pendant la journée, l'océan s'animait seulement la nuit, lorsque le long des flancs du navire et à la crête des vagues, luisaient et flamboyaient les microscopiques noctiluques. Alors, dans l'abîme noir, nous pouvions imaginer la vie grouillante des profondeurs. Nous voyions nager et lutter pour l'existence des myriades de poissons. Ou plutôt nous les devinions sans les voir, car, bien qu'imperceptibles eux-mêmes, ils laissaient derrière eux une traînée rapide et lumineuse, de même que les êtres humains – ces invisibles et minuscules organismes de l'univers qui se donnent le titre ambitieux de « Seigneurs de la Nature » et se croient le chef-

d'œuvre suprême du pouvoir créateur de Dieu – laissent derrière eux de semblables lueurs, petites étincelles mystérieuses dans l'océan du Cosmos.

Après Gibraltar, et surtout quand nous eûmes dépassé le puissant phare qui se dresse sur le promontoire d'une des îles Canaries, la mer devint soudain très calme, nous fournissant des distractions nombreuses et variées.

Le jour, des poissons volants, bondissant au-dessus de l'eau, déployant leurs longues et larges nageoires, faisaient des vols de plus de dix mètres en l'air et allaient heurter la crête des vagues. On aurait pu croire, au premier coup d'œil, que ces acrobaties des gracieux habitants de la mer étaient un jeu, un amusement, mais les mouvements violents, convulsifs des poissons, leurs yeux hagards, terrifiés, révélaient au contraire la présence menaçante de quelque ennemi qui les poursuivait dans les profondeurs, et qui apparaissait en effet toujours, tôt ou tard, à la surface. C'étaient quelquefois des marsouins et des dauphins (*Phocæna communis* et *Delphinus delphis*), parfois même nous aperçûmes des cachalots, du moins les marins le prétendaient. Mais, autant que je pouvais en juger à l'aide de mes jumelles Zeiss, je pense que c'étaient plutôt des épaulards à tête ronde (*Globicephalus melas*), qui appartiennent au même ordre et viennent de temps en temps de l'océan Arctique jusqu'à la latitude de Gibraltar où j'en ai vu de beaux spécimens.

Nous nous amusâmes surtout à observer les petits dauphins ordinaires, au long museau dentelé. Ils rattrapaient notre bateau, le dépassaient, nageaient par-dessous, s'éloignaient rapidement puis le poursuivaient à nouveau. Quelquefois ils bondissaient hors de l'eau à près de deux mètres de hauteur et sous le ventre blanc de la mère, nous voyions les petits qui, avec une dextérité étonnante, exécutaient les mêmes mouvements, les mêmes volte-face, les mêmes sauts.

L'ardeur avec laquelle les dauphins faisaient la chasse aux

poissons confirme la véracité des récits de certains voyageurs qui racontent qu'au cours de ces furieuses poursuites les poissons affolés se jettent parfois sur des récifs ou des bancs de sable où ils périssent, attaqués par des oiseaux de proie ou recueillis par des pêcheurs. La rapidité, l'endurance et l'adresse des dauphins sont étonnantes, l'instinct leur inspirant des méthodes admirablement conçues leur permettant de pousser dans la direction voulue les harengs ou maquereaux qu'ils prennent en chasse. Chaque fois que nous rencontrâmes des dauphins, nous aperçûmes deux longues bandes de petites vagues et des champs entiers d'eau bouillonnante où se pressaient des masses compactes de poissons.

Des sombres abîmes de l'océan montaient, à midi, vers le chaud soleil, les verdâtres méduses et les vésicules colorées des physalies, semblables à de belles fleurs fabuleuses, qui portent le nom de « galères ». Au crépuscule d'énormes poissons bondissaient à une grande hauteur au-dessus des vagues et retombaient dans un bruyant éclaboussement d'eau. C'étaient des thons, dont la chair est si demandée sur les marchés européens.

De temps en temps, le long du navire passait le bandit des mers, le requin, guettant avec attention les passagers sur le pont comme s'il choisissait les plus savoureux. On voyait encore des troupes de « marteaux », ces squales à la tête monstrueuse, dont les yeux jaunes et mauvais, une fois arrachés et séchés au soleil, servent d'amulettes aux pêcheurs des îles du Cap-Vert et sont conservés comme talismans dans certaines familles portugaises depuis des temps très anciens.

Dans l'air tournoyaient ou glissaient majestueusement des mouettes blanches ou grises, leurs ailes en forme de faucilles largement déployées, ou des hirondelles de mer, attentives et rapaces. Ces oiseaux poussaient soudain un cri perçant, planaient un moment, puis, levant les ailes, tombaient dans l'eau comme une pierre et s'emparaient de leur butin. À la

surface de l'océan flottaient souvent les victimes des luttes invisibles qui ont lieu dans les sombres profondeurs. Nous distinguâmes des cadavres de poissons, de méduses, de calmars et des os de seiches.

L'océan, avec son mouvement incessant, ses lames furieuses, la puissance de sa masse d'eau qui se soulève et qui retombe, est la personnification de la lutte éternelle. Nulle part ne se manifeste avec autant d'intensité le conflit perpétuel entre les créatures sur lesquelles pèse toujours la malédiction du premier sang versé à l'aube des siècles.

Soudain le Tropicque du Cancer s'adressa à nous, nous soufflant en plein visage son haleine de feu, faisant fermenter l'océan à nouveau, et revêtant le ciel à l'heure du couchant de teintes délicates, roses, vertes, turquoise, émeraude et orangées comme posées par le pinceau d'un artiste. Un moment plus tard il laissait tomber un grand rideau noir pailleté d'étoiles, Vénus flamboyant juste au-dessus de notre mât.

Le dixième jour, nous approchâmes de hautes falaises de latérite, rongées, scarifiées, érodées par l'océan, qui, en ces parages, est fouetté continuellement par les tempêtes. Deux rochers formaient une espèce de large porte au-dessus de laquelle se dressait la côte abrupte, couronnée de végétation et de groupes de maisons. Un peu plus loin, s'élevaient deux phares. À tribord émergeait une petite île toute recouverte de bâtiments en pierre, d'une étrange architecture médiévale, et entourée d'une ceinture de vagues écumantes qui se brisaient contre les récifs. C'était l'île de Gorée.

À bâbord, par-delà les falaises d'un noir brunâtre, on apercevait le Cap-Vert, qui exposait sa puissante et fière poitrine aux coups de l'océan. Nous dépassâmes Gorée, contour-nâmes le Cap et, prenant un pilote à bord, nous dirigeâmes immédiatement vers l'est.

Dakar. Le *Kilstroom* mugit, frémit, et avec un grand bruit de machines aborde le long du quai du port.

Nous apercevons d'immenses amoncellements d'arachides, richesse du Sénégal, qui en exporte de telles quantités en Europe que l'huile qu'on en obtient couvre la moitié des besoins du commerce. À cent mètres du port, se trouve un bâtiment pittoresque, station terminus d'un chemin de fer à voie étroite qui va une fois par semaine de Dakar, capitale de l'A.O.F., à Bamako, capitale du Soudan français. Sur un haut plateau entouré de palmiers a été établie une grande ville prospère au-dessus de laquelle se dresse le majestueux palais du gouverneur général.

Nous avons trois jours à passer à Dakar, le *Kilstroom* devant décharger tout ce que renferme sa vaste cale. Nous sommes heureux d'aller à l'hôtel pendant ce temps pour nous reposer du balancement perpétuel de notre bateau et aussi pour voir la ville, en commençant par faire une visite au gouverneur général.

III

Au seuil de l'Afrique

Le gouverneur général de l'A.O.F., M. Jules Carde, me reçut très aimablement et me promit toute l'assistance possible pendant mon voyage. Né en Algérie, c'est en Afrique qu'il a fait toute sa carrière. Successivement gouverneur de presque toutes les colonies à la tête desquelles il se trouvait à l'époque de mon voyage¹, il a exercé les mêmes fonctions à Madagascar et était alors le cerveau directeur de toute l'Afrique-Occidentale française, énorme territoire de 3 588 202 kilomètres carrés et d'environ treize millions d'habitants. Le gouverneur général a comme assistants les gouverneurs de chaque colonie, qui, tout en conservant une certaine autonomie en ce qui concerne la politique locale, reçoivent cependant de lui les directives nécessaires à l'exécution d'un plan d'ensemble.

Dans un vaste bureau devant lequel s'étendait un merveilleux panorama de lapis-lazuli, l'esprit du chef se trouvait aux prises avec un difficile problème. Comment faire entrer dans la grande famille humaine, hélas si indisciplinée, de nouveaux membres, à la peau noire, aux âmes puérides ? Par quelles méthodes exploiter cette terre, riche, mais jusqu'ici stérile, sur laquelle ont lutté, à travers les âges, des centaines de tribus et de peuples sans réussir à rien accomplir de vrai-

1. M. Carde a été depuis nommé gouverneur général de l'Algérie.

ment grand ? Derrière sa grande table, chargée de livres, de cartes, de rapports venus du Sahara, du Tchad ou du golfe de Guinée, le gouverneur général s'est sans doute souvent posé cette question : les Blancs apportent dans ces régions la culture, la civilisation, la victoire sur la faim et sur la mort, mais les Noirs désirent-ils tout ce progrès ? Ne préfèrent-ils pas la mort dans la brousse traîtresse, leurs sorciers, leurs guérisseurs, leur Allah, leurs grigris, aux charrues, aux chemins de fer, aux automobiles, aux docteurs, aux impôts et à la fortune sous forme de francs-papier ou de livres sterling ? Pourquoi les Noirs montrent-ils tant d'indifférence envers les Blancs et leurs travaux ? Ne s'aperçoivent-ils pas que les Blancs les conduisent à un point où l'extermination les attend, soudaine avec la guerre, ou lente sur les champs de bataille de la concurrence économique où le Noir avec son système de pensée simpliste et enfantin se trouve presque sans défense.

En visitant plus tard la ville et l'île de Gorée, où je vis des écoles chargées de former des instituteurs, des médecins, des mécaniciens, des employés de bureau, je compris à quel point ce grave problème avait préoccupé M. Carde. Aussi avait-il résolu de faire donner à un grand nombre de nègres l'éducation qui leur permettait de lutter contre la famine, la mort, la superstition et l'exploitation par les Blancs, afin que, parlant d'égal à égal, le Noir puisse un jour traiter cette question d'une façon claire et définie, marcher la main dans la main avec le Blanc, ou lui refuser sa confiance et sa collaboration. En attendant, les principes suivants ont été posés : obliger les nègres à augmenter par le travail leur prospérité et leurs besoins élémentaires, attirer dans les écoles autant d'entre eux qu'il sera possible.

Lorsque, quelques mois plus tard, mon voyage terminé, je revis M. Carde à Paris, je ne cherchai pas à lui dire ce que je pensais et pense toujours de la politique coloniale française. Ce n'était pas que j'eusse l'intention de critiquer cette

politique mais pour une raison toute différente. Je regarde les grands efforts accomplis par les Français comme une expérience formidable, bien plus importante que la mesure idéaliste prise par les États-Unis au milieu du XIX^e siècle en créant l'État nègre de Liberia sur l'étendard duquel sont inscrits les mots : « L'Amour de la Liberté nous a amenés ici ! » Soixante-quinze ans ont passé et l'œuvre de l'Amérique apparaît nettement comme un échec. Laissés à eux-mêmes, les nègres de Liberia n'ont rien fait qui puisse témoigner de leurs progrès sur le chemin de la civilisation. Telle est l'opinion unanime des Français et des Anglais des colonies voisines, des capitaines de navires faisant escale à Monroe, capitale de la république nègre, et enfin de Sir Harry Johnston dans son ouvrage sur Liberia.

Le gouvernement français a choisi une autre méthode et s'il pensait à quelque formule pour les Noirs de l'A.O.F., ce pourrait être : « Vers la Liberté, par le travail, la civilisation et la prospérité ! »

Je regarde donc la politique coloniale de la France – dans cette partie du continent noir que j'ai visitée – comme une expérience gigantesque portant sur treize millions de nègres. Je sais combien il est difficile et désagréable de travailler sur un problème quand on n'est pas certain de la solution. Et voilà pourquoi je n'ai pas voulu en parler à M. Carde.

De nos jours, avec le succès des conceptions socialistes, la politique coloniale éveille une certaine répugnance dans les États démocratiques. La colonisation est quelquefois jugée comme synonyme d'invasion arbitraire chez des peuples inférieurs par la culture, et plus faibles socialement, accompagnée de l'exploitation de toutes les ressources du pays au profit des envahisseurs, qui emploient à cette fin la conquête, le banditisme et la piraterie. Mais cette théorie est absolument erronée si nous considérons la colonisation non exclusivement sous son aspect actuel mais en pensant à l'avenir de

l'humanité. Il est exact que pour obtenir de courageux soldats indigènes, de la main-d'œuvre à bon marché, des centaines de mille de tonnes de coton, de riz, de sucre, de charbon ou de pétrole, la politique coloniale de la race blanche conduit parfois à des actes qui ne sont pas toujours d'accord avec les principes d'une haute civilisation ni avec les enseignements du Christ. Mais, comme je l'ai déjà déclaré dans mes ouvrages sur l'Afrique du Nord, l'invasion, même répréhensible, de pays sauvages par les Blancs produira de bons résultats à la longue, car elle assurera à toute l'humanité un mode d'existence plus équitable et constamment en progrès et fera entrer toutes les tribus et tous les peuples dans la grande famille humaine, tous s'efforçant de se rapprocher d'un but qui, par suite du conflit des intérêts présents, peut encore rester indéfini, mais dont on ne peut nier la grandeur.

Telle est ma conviction profonde en ce qui concerne la politique coloniale de tous les États contemporains sans exception. Dans certains cas, on emploie la manière forte, allant parfois jusqu'à la cruauté, dans d'autres, la douceur. Parfois le système de gouvernement s'adapte à la psychologie des populations. À mon avis, la politique française dans les régions de l'A.O.F. que j'ai visitées rentre très exactement dans cette dernière catégorie.

Les gens qui adoptent une attitude arrêtée, ou qui n'ont pas l'habitude de voir les choses avec le recul nécessaire, répètent obstinément cette phrase toute faite que « les peuples de couleur ne veulent pas avoir au milieu d'eux de colonisateurs blancs, qu'ils soient bons ou mauvais ».

Naturellement le pays colonisé regarde les colonisateurs d'un œil peu amical. Mais que diraient ces défenseurs des peuples de couleur s'ils se trouvaient dans un pays, même le leur, décimé par la lèpre ou la peste, et manquant des moyens indispensables pour lutter contre le fléau ? Ne demanderaient-ils pas du secours à d'autres nations plus riches et

mieux équipées pour se défendre? Ne les maudiraient-ils pas si elles refusaient de leur venir en aide? Cependant, l'ignorance, la puérilité et l'impuissance de certains peuples de couleur en face de la famine, de la maladie, de l'anarchie et du massacre ne sont-elles pas comparables à quelque épidémie? N'exigent-elles pas l'assistance de ceux qui ont déjà souffert de tels fléaux et savent maintenant les surmonter?

L'homme primitif ne regarde pas avec sympathie ceux qui, plus cultivés, viennent à lui, même dans le noble esprit de lui venir en aide. Je me rappelle l'époque où le choléra faisait rage dans la région de la Volga. Les paysans ignorants massacraient les docteurs occupés à désinfecter les puits et à préserver la population contre la contagion. Et quand le gouvernement des Soviets donna l'ordre de mener de force à l'école tous les illettrés, les moujiks des provinces de l'Iénisséï et de Tomsk se révoltèrent. Ils assassinèrent plusieurs instituteurs qu'ils accusaient de répandre un enseignement diabolique.

L'obscurantisme médiéval avait essayé d'étouffer la voix de Galilée et celle de Christophe Colomb. Cependant la vérité finit par triompher. Les colons anglais exterminèrent les Peaux-Rouges, mais ils fondèrent les États-Unis qui prirent les Indiens sous leur protection. Je suis donc persuadé que le meilleur moyen d'étudier l'œuvre de la colonisation est de la considérer du point de vue de l'avenir de l'humanité.

En visitant Dakar, nous fûmes frappés de l'animation qui régnait dans les rues, sur la grande place, dans les magasins et sur le port. Nous eûmes nettement l'impression d'une activité intense et d'un commerce prospère. Le magnifique palais du gouvernement général et les belles habitations particulières entourées d'arbres s'étendaient le long de grandes avenues. Les jardins publics réjouissaient les yeux de leurs jolies pelouses artistiquement dessinées et de leurs plates-bandes ornées de fleurs de toutes sortes. Des plantes grim-pantes couraient le long des murs. Pour un artiste, le marché

offrait une scène pittoresque, avec ses groupes de Sénégalaises, grandes et souples, vêtues de jupons violets, verts ou bleus, de blouses blanches ou azur semblables à des surplis et coiffées de curieux turbans.

Nous fûmes étonnés de voir relativement si peu d'hommes. Maigres, de haute taille, leur démarche aisée rappelle celle des montagnards. En les regardant, il me sembla voir des hommes du Caucase, Géorgiens, Iméréthiens, ou Tcherkesses.

Ces femmes, habillées de couleurs voyantes, avaient des mouvements paresseux, indolents et cependant très plastiques. Elles souriaient rarement, mais leurs yeux noirs et voilés connaissaient tous les secrets des regards éloquents. Ces poses alanguies distinguent l'élite des Sénégalaises qui sont renommées pour leur ligne gracieuse et leur coquetterie.

Elles appartiennent à différentes tribus, Wolof, Sérères, Peul, Toucouleurs, Diolas, Lébous, Malinkés, Saracoli, Bambaras, mais les mariages de tribu à tribu et les croisements avec les Maures, et aussi avec les Portugais, particulièrement au xv^e siècle, ont eu une grande influence sur l'évolution de la race. Les experts savent distinguer au premier coup d'œil certaines de ces mulâtresses et reconnaissent une «Portugaise» au milieu de la foule.

Le Sénégal étant voisin de la Mauritanie mahométane est surtout musulman. Cependant, sous l'influence du paganisme, l'enseignement du Prophète a subi de grandes modifications. Les femmes ne se voilent pas la figure comme les Arabes ou les Berbères, elles portent des chapelets d'amulettes sur la poitrine. Leurs corps et leurs visages sont tatoués de signes symboliques, leurs oreilles sont ornées d'anneaux d'or et d'argent et, ce qui est plus caractéristique et plus surprenant, ce ne sont point d'humbles et dociles esclaves comme dans les autres contrées mahométanes. Nulle part ailleurs je n'ai rencontré des femmes aussi indépendantes que les Sénégalaises. Je ne vois qu'une explication à cette